

Inter

Agitation dominicale / Karine Payette, *L'autre dimanche matin*, Le Lieu, centre en art actuel, Québec, 22 septembre au 14 octobre 2012

Anne Philippon

Poésie autre
Number 114, Spring 2013

URI: id.erudit.org/iderudit/69186ac

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Intervention

ISSN 0825-8708 (print)
1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Philippon, A. (2013). Agitation dominicale / Karine Payette, *L'autre dimanche matin*, Le Lieu, centre en art actuel, Québec, 22 septembre au 14 octobre 2012. *Inter*, (114), 86–87.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org



AGITATION DOMINICALE

► ANNE PHILIPPON

Dans le cadre de son exposition, Karine Payette nous présente une installation inédite intitulée *L'autre dimanche matin*. Debout sur le seuil, nous sommes confrontés dès notre entrée à une nappe laiteuse aux dimensions anormales, qui recouvre la majeure partie du sol et où flottent quelques grains de Rice Krispies. Ce dégât nous oblige à demeurer en retrait et à poser un regard plus attentif sur les alentours de cette étendue immaculée. Notre attention est attirée à l'extrémité de la salle, vers une table de cuisine qui tangué légèrement, où se trouve, dans un équilibre précaire, un bol duquel gicle le lait renversé. La quantité qui s'écoule jusqu'à nos pieds paraît toutefois démesurée par rapport à la grosseur du récipient.

« Les artistes ne cherchent plus à représenter un récit ou à mettre en scène des histoires au sens strict du terme, mais à produire quelque chose de narratif. » Dans ce lieu où règne un mystère pénétrant, plusieurs narrations semblent possibles selon les souvenirs qui refont surface dans notre mémoire : le départ précipité à l'annonce d'une mauvaise nouvelle ; une lutte d'enfants qui a mal tourné ; la maladresse d'un mouvement ; ou encore les secousses d'un tremblement de terre. Ce récit lacunaire nous laisse perplexes et nous plonge dans un état d'incertitude. Le spectateur, arrivé sur les lieux de l'incident, peine à reconstituer les événements qui se sont déroulés dans ce lieu où semble être arrivé un malheur imprévu et où le repos dominical a été troublé.

Les installations spectaculaires de Karine Payette sont révélatrices ; elles instaurent un dialogue insolite entre les choses présentes. Les objets mis en scène évoluent dans des espaces énigmatiques et désolés qui suggèrent la catastrophe et la ruine. L'artiste explore plus avant les répercussions que peut avoir l'adversité sur nos modes de vie, et son univers onirique et incongru mêle une multitude de questionnements tout en nous permettant de porter un regard attentif et critique sur la société humaine et les comportements sociaux.

> Photo : Patrick Altman.

Lorsque Karine Payette s'amuse à construire des mises en scène saisissantes, elle le fait par la récupération et l'assemblage de matériaux recyclés et d'objets manufacturés. Par le biais du ludisme et de l'utilisation fantaisiste d'objets banals, elle joue et déjoue notre vision des choses, afin de nous faire réfléchir sur l'instabilité de la matière et des formes avec lesquelles nous cohabitons. Face à ces environnements sinistres où les éléments semblent être manipulés par une force occulte, insaisissable à l'œil nu, plusieurs narrations demeurent toujours possibles. Ces récits partiels nous laissent perplexes et nous plongent dans un état d'incertitude malgré qu'il s'agisse pourtant de lieux ou de fragments reconnaissables. Baigné dans un univers trouble et ludique où l'ordre des choses a été bouleversé, le spectateur, confronté à des scènes anonymes et génériques, est amené à se questionner sur les répercussions que pourraient avoir les frontières de sa demeure sur lui.

L'artiste réussit ainsi à créer des dispositifs narratifs qui évoquent la précarité du monde qui nous entoure en restituant le caractère changeant du milieu dans lequel nous évoluons. Fascinée par les liens intrinsèques entre les notions d'identité, d'habitat et de démesure, Karine Payette s'interroge sur la notion de confort et de contrariété dans un monde en perpétuelle transformation. Elle nous renvoie le miroir écumeux de nos agitations quotidiennes et de notre penchant pour l'hypertrophie.

Utilisant principalement le média de l'installation, mais aussi ceux de la photographie et de la vidéo, Karine Payette réalise des environnements fictifs aux allures de tableaux suspendus qui remettent en perspective notre vision du monde et les manières d'être de ses occupants. Ses installations précédentes, telles que *Confort instable* à la Galerie de l'UQAM², présentaient d'étranges univers combinant les natures humaine et animale. L'artiste explore plus avant la fonction sociale de l'animal, qui constitue l'extension de nos habitats et un reflet de nos modes de vie. Les bêtes naturalisées, par leur renvoi binaire aux sphères domestique et sauvage, évoquent la relation entre l'individu et son mode d'occupation de l'espace, sa sédentarité, voire son aliénation. L'univers onirique et incongru des mises en scène de l'artiste permet par analogie de porter un regard attentif et critique sur la société humaine et les comportements sociaux. Dans ses travaux antérieurs, les thèmes de l'itinérance, du déracinement et de la catastrophe occupaient la majeure partie de ses préoccupations.

Dans *L'autre dimanche matin*, le traitement des éléments donne de façon explicite l'impression d'un arrêt sur image, comme si l'enchaînement narratif s'était arrêté l'espace d'un moment, la continuité interrompue. Ce temps de pause, dans le flux constant qui nous porte toujours plus loin, permet de poser pied un moment. Notre pas est lent, sans agitation. Nous nous déplaçons tranquillement, avec prudence et en retenant notre souffle, le moindre mouvement suscitant la crainte de faire basculer le réel imaginé. *L'autre dimanche matin* introduit par cette suspension du présent l'idée du mouvement et de la perpétuelle métamorphose.

De facture minimaliste et surannée, la mise en scène suggérée permet le côtoiement d'objets réels et illusoire, réguliers et informes. Disposés dans un équilibre précaire, ceux-ci sont très évocateurs et retiennent notre attention. La création d'une tension entre les objets usinés, tels une table, une chaise, un bol portant l'inscription « *Mother knows best* », et ceux vivants mais toutefois factices, comme le lait et les céréales, s'articule au sein d'une prémisse du « faire semblant »³ en ce monde. Le dispositif employé vise à brouiller les rapports entre la fiction et la réalité, en donnant la préséance à l'interpénétration. Autrement dit, l'œuvre questionne sa propre fictionnalité et ses limites : « [L]a simulation remet en cause la différence du "vrai" et du "faux", du "réel" et de "l'imaginaire"⁴. »

Cette situation à laquelle nous sommes confrontés apporte un questionnement sur l'ère

actuelle, celle des simulacres et de la simulation. Nous venons à nous demander ce qui distingue la fiction du réel, et si le réel ne serait pas un fragment de la simulation. La distinction entre les deux s'estompe de plus en plus, la frontière se trouble. Le phénomène du simulacre et de la simulation dans la société contemporaine a été abordé dans les années soixante-dix par Jean Baudrillard, sociologue et philosophe français. Selon sa conception, la simulation est « la génération par les modèles d'un réel sans origine ni réalité : hyperréel »⁵. Le monde évolue aujourd'hui dans la représentation de la représentation, il prend la forme des illusions et des fantasmes. Le vrai, le faux, le réel, l'imaginaire, ne sont plus des données aux contours définis, mais indéfinis, équivoques et ambivalents. Baudrillard explique qu'il « s'agit d'une substitution au réel des signes du réel, c'est-à-dire d'une opération de dissuasion de tout processus réel par son double opératoire, machine signalétique métastable, programmatique, impeccable, qui offre tous les signes du réel et en court-circuite toutes les références »⁶.

L'apparence des choses constitue ainsi une problématique de premier plan dans cette œuvre de Karine Payette. Les simulacres semblent avoir pris la place du réel, la substituant. Ses recherches techniques et plastiques autour de l'installation d'objets banals ainsi que le rendu des matières comestibles et liquides traduisent la réalité avec une exactitude de plus en plus grande, témoignant de sa réflexion continue sur l'artifice. La vraisemblance vis-à-vis des sujets naturels et humains rend possible la création d'univers réalistes d'une étrangeté inquiétante.

L'autre dimanche matin présente aussi quelque chose de la science-fiction, de l'abstraction : « La simulation est infiniment plus dangereuse car elle laisse toujours supposer, au-delà de son objet, que *l'ordre et la loi eux-mêmes pourraient bien n'être que simulation*⁷. » L'illusion est écueil, mysticisme, chimère, perte. De même, cet espace autrefois habité où règnent désormais l'abandon, la désolation et l'exagération évoque, par l'absence notable de la figure humaine, la vacuité de l'existence.

« Une image peut être bien plus qu'une vue lointaine projetée sur un écran ou maîtrisée dans le cadre d'une fenêtre. Ce peut être la *vision* précipitée d'un espace ouvert où chavire, où tombe notre regard. [...] Le monde des images n'est pas seulement fait pour nous montrer la "belle face" des choses. Sa puissance consiste bien plutôt à critiquer, à *ouvrir* cela même qu'il rend visible. À nous faire regarder toute chose selon sa double face, voire son *double fond*, l'inquiétant qui se trouve juste sous le familier, l'informe qui surgit lorsqu'on décide de refendre l'apparence⁸. »

Comme le souligne Georges Didi-Huberman, le domaine des images n'est pas destiné à nous montrer seulement une image d'Épinal du monde. Parfois, ou plutôt souvent, il se complait à perturber notre zone de confort. De tout temps, les artistes ont évoqué cette oscillation perma-

nente entre la présence et l'absence, l'immanence et la transcendance, le concret et l'abstrait, la forme et l'informe. Les arts nous permettent de voir plus en profondeur, au-delà des apparences. Nous sommes face à l'art comme face à notre propre vie. L'art est un questionnement.

Cette plongée intimiste attire notre attention sur des enjeux sociaux et identitaires. Sous le prisme du faux-semblant, elle aborde les thèmes de la perte, de la vacuité et de notre rôle dans le récit. L'instabilité parvient à susciter chez nous un inconfort qui a pour conséquence d'entraîner une réflexion sur nos rapports avec autrui. Elle affirme par le jeu de l'artifice et de l'exagération notre propension à la dramatisation et à la fictionnalisation, notre tendance irrévérencieuse à envahir le réel de nos fabulations. Elle nous donne l'occasion de nous questionner sur le rôle crucial de l'artifice dans les sociétés humaines, sur l'authenticité du réel, sa déliquescence et le déferlement du faux-semblant. ◀



> Photos : Karine Payette.

Notes

- 1 Marie Fraser, « Raconte-moi... ou les paradoxes du récit », *Raconte-moi*, Musée national des beaux-arts du Québec, 2005, p. 10.
- 2 Karine Payette, *Confort instable*, Galerie de l'UQAM, Montréal, du 28 février au 14 avril 2012. Voir le site Web de l'artiste : karinepayette.com.
- 3 Propos tiré d'une conversation avec l'artiste le 1^{er} septembre 2012.
- 4 Jean Baudrillard, « La précession des simulacres », *Simulacres et simulation*, Galilée, 1981, p. 12.
- 5 *Ibid.*, p. 10.
- 6 *Ibid.*, p. 11.
- 7 *Ibid.*, p. 36.
- 8 Georges Didi-Huberman, *L'image ouverte*, Gallimard, 2007, p. 58.

ANNE PHILIPPON détient un baccalauréat en études cinématographiques de l'Université de Montréal. Elle possède également un baccalauréat en histoire de l'art de l'Université du Québec à Montréal. Elle est en voie d'obtention d'une maîtrise en études des arts de l'UQAM. Son sujet de recherche porte sur la réactualisation du motif de la vanité dans la pratique artistique contemporaine canadienne. Depuis l'automne 2010, elle occupe le poste d'assistante de recherche à la Galerie de l'UQAM. De plus, elle assure la coordination de projets pour des artistes en art contemporain. En tant que commissaire, elle coorganise l'exposition *La petite collection* en février 2013 à la Galerie de l'UQAM. annephillippon@gmail.com